POURQUOI IL PENCHAIT DU COTE GAUCHE

Un de mes amis d'enfance a perdu le bras droit à la bataille de Magenta en 1859. Il était alors maréchal des logis. Je l'avais perdu de vue depuis bien des années lorsque j'eus l'occasion de le revoir tout dernièrement dans son village natal, en Bourgogne. Ayant remarqué qu'en marchant son corps avait une tendance à pencher du côté gauche, je lui en demandai la raison. « Ah ! dit-il, c'est que mon côté gauche est bien plus lourd depuis que j'ai perdu mon bras droit. Je ne me serais jamais imaginé autrefois qu'il pût y avoir une différence, mais elle existe. Je ne le sais que trop bien à présent. »

Convenons donc qu'un bras pèse quelque chose et que le corps entier pèse davantage non seulement sur la bascule, mais pour nous qui avons à nous porter. Certaines personnes s'en apercoivent bien lorsque cette mystérieuse chose qui se nomme la force commence à baisser. Voilà justement ce qui empêchait une de nos correspondantes de monter et de descendre l'escalier aussi aisément qu'autrefois. Quelquefois la tâche lui était impossible, bien que cela soit si facile pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion de constater leur propre pesanteur.

Dans une lettre où notre correspondante nous raconte les causes qui ont amené ce ce triste résultat, elle dit :

— « Depuis six ans, je fus atteinte d'une maladie d'estomac des plus graves. J'ai tellement souffert que maintenant il me semble que je recommence une autre existence. Pendant mes six années de souffrances la vie n'a été pour moi qu'un incessant martyre. J'avais comme les entrailles écorchées. Elles me brûlaient les entrailles. Je ne pouvais prendre le moindre aliment sans en être étouffée. J'avais l'abdomen enflé et je ressentais des douleurs dans tous les membres. Bientôt je devenais si faible que je devais cesser tout travail et qu'il m'était même difficile de monter ou de descendre l'escalier ou de me traîner dans ma chambre ; finalement je n'eus même plus la force de quitter mon lit. J'étais continuellement constipée et j'avais le visage jaune et tiré. Tous les remèdes que différents médecins m'avaient prescrits n'avaient pu me soulager. Je commençais à me désespérer et à me considérer comme perdue lorsqu'un jour on me parla d'un remède surprenant qui opérait tous les jours de nombreuses guérisons dans des cas réputés incurables. Ce remède n'était autre que la Tisane américaine des Shakers et la personne qui m'en parlait était une de mes clientes qui avait elle-même, grâce à ce remède, retrouvé la santé gravement compromise par une affection déjà ancienne et très dangereuse. L'espoir rentra en moi lorsqu'après avoir pris quelques cuillerées de Tisane je ressentis un mieux sensible. Dès le troisième flacon je pus dormir chaque jour quelques heures, puis je pus reposer plus longtemps toutes les nuits. L'abdomen n'était plus enflé et les douleurs avaient disparu ainsi que la constipation. Je constatais tous les jours un accroissement de forces et d'appétit. Après avoir pris quatre flacons de Tisane américaine des Shakers j'étais complètement rétablie. Je ne puis mieux vous témoigner ma reconnaissance qu'en vous autorisant à publier mon étonnante guérison. Vve Deraime, 34, rue des Tanneurs, à Lille (Nord). (La signature ci-contre a été dûment légalisée par M. l'adjoint Delesalle.) »

Voilà assurément un cas bien simple et bien clair. Le corps humain qui contient un mélange de forces et de vie, dépend entièrement d'une bonne nourriture que l'on doit avoir plaisir à prendre et qui doit ensuite digérer facilement. Notre correspondante souffrait malheureusement de dyspepsie ou indigestion chronique, ce qui l'empêchait de profiter de sa nourriture qui l'étouffait, comme elle le dit elle-même. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'elle devint faible et languissante et incapable de se traîner, puisque son corps, bien que diminué en poids, était encore trop pesant pour le peu de forces qu'elle avait encore.

Ce fut à ce moment-là que la Tisane américaine des Shakers, vendue par Monsieur Oscar Fanyau, pharmacien, à Lille, (Nord), vint à son aide en faisant disparaître la mauvaise digestion pour permettre à la nourriture de lui rendre ses forces. J'ai dit que tout cela était simple et clair. Après tout ce n'est pas si simple que cela, car le procédé de la digestion est une merveille en lui-même, et et ne pouvons-nous pas ajouter qu'un remède qui guérit la mauvaise digestion lorsqu'elle est dérangée doit être une chose tout aussi merveilleuse ? Du moins, telle est bien l'opinion des milliers de personnes qui ont souffert de ce mal et qui en ont été radicalement délivrées par la Tisane américaine des Shakers.

FEUILLETON DU 7 MAI. — N° 33.

MON PREMIER CRIME

PAR

G. MACÉ

Ancien Chef du Service de la Sûreté

3. Un mouchoir de couleur marqué aux initiales V. S. ;
4. Des lettres datées de Langres, signées : *Aline*.
5. Une collection de journaux traitant de divers crimes ;
6. Une bobine en métal d'alliage, sorte de marteau en usage parmi les voleurs anglais et américains ;
7. Deux carreaux ou fers à repasser, à usage de tailleur ;
8. Une paire de ciseaux à usage de tailleur ;
9. Des morceaux de ficelle ;
10. Un couperet de boucher ;
11. Une coquille en fer pour la fonte des métaux ;
12. Les titres de rente italienne ayant appartenu à Désiré Bodasse, trouvés dans un étui en ferblanc, et plongeant dans un fût rempli de vin ;
13. L'étui qui renfermait ces titres.

M'adressant à Mme Voirbo, je lui demandai si elle avait une photographie de son mari. Sa réponse fut négative.

Leroy, ayant terminé la rédaction du procès-verbal de transport et de saisie, en fit la lecture à haute voix ; je priai Mme Voirbo d'apposer sa signature, à côté de la mienne, au bas de cet acte.

— Cette formalité est-elle nécessaire ?

— Oui, madame ; elle constate la régularité des opérations auxquelles je viens de procéder en votre présence.

— Ce sera la première fois, en dehors de mon acte de mariage, que j'apposerai mon nom sur une pièce officielle. Où faut-il signer ?

Du doigt, je lui indiquais l'endroit, et je lui présentai la plume.

Elle signa d'une main tremblante, puis jetant vivement la plume sur la table, elle dit :

— Mais, j'y songe... je serais bien infâme si, par ma signature donnée sur cet acte, j'avais prononcé l'arrêt de mort de mon mari...

Et saisissant vivement le procès-verbal, elle le déchira.

— Vous êtes venu chez moi chercher des preuves, ajouta-t-elle... des pièces à conviction, selon votre expression... vous les avez trouvées et vous les emportez... Qu'avez-vous besoin de ma signature ?... Ni en bien ni en mal, je ne veux plus rien avoir de commun avec le misérable que le monde peut encore appeler *mon mari* :

Je n'eus pas le courage de blâmer Mme Voirbo de son acte de violence, qui obligeait mon secrétaire à refaire le procès-verbal, dont il venait de ramasser les morceaux, pour les placer dans son portefeuille.

Un instant après, un commissionnaire, appelé par Leroy, descendait et chargeait, sur une voiture à galerie, que j'avais fait stationner à une certaine distance de la maison, la malle dans laquelle j'avais placé tous les objets saisis.

En quittant la malheureuse jeune femme, je lui dis :

— Si pénible que cela puisse être pour vous, M. le juge d'instruction aura besoin de vous entendre, et vous recevrez de lui une lettre de convocation.

— Elle est crâne, cette petite femme, me dit Leroy, quand nous fûmes dans la voiture.

— Elle est surtout malheureuse. Intelligente, laborieuse, distinguée, elle méritait un autre sort. Il eût mieux valu pour elle qu'elle s'enfermât dans quelque couvent ignoré, que d'épouser l'odieux gredin que ses parents lui ont imposé.

— Que va-t-elle devenir maintenant ?

— Peut-être réalisera-t-elle son rêve de jeune fille, en demandant asile à quelque maison religieuse. C'est, en tout cas, ce qu'elle aurait de mieux à faire, car, dans le monde, elle est et restera toujours, malgré ses qualités, *la femme de l'assassin Voirbo*.

A notre arrivée au commissariat, Voirbo finissait de dîner, en compagnie de ses gardiens Ringué et Champy.

En m'apercevant, il se leva et me demanda comment sa femme avait supporté ma visite.

— Assez bien.

— Elle a dû protester contre cette violation de domicile.

— Nullement. Elle a seulement trouvé votre absence étrange.

— Vous devez comprendre pourquoi j'ai refusé de vous accompagner...

— Pas précisément.

— J'ai peur de ma femme... C'est une personne honnête et pure... Je l'aime, et malheureusement elle ne répond pas, comme je le voudrais, à l'affection que j'ai pour elle. Mais, si elle ne m'aime pas encore comme je le désire, elle m'estime beaucoup... Le moindre soupçon planant sur mon honorabilité me perdrait à tout jamais dans son esprit. C'est pourquoi j'ai préféré attendre les événements pour me disculper, et lui prouver l'erreur dont je suis victime... Puisse-savoir quel a été le résultat de votre perquisition chez moi ?

— Ce qu'il devait être... Ce que j'ai saisi est dans cette malle. Nous en ferons l'examen ensemble demain, après ma visite dans votre ancien logement, rue Mazarine...

— Oh ! là par exemple, je demande à vous accompagner... C'est mon droit.

— C'est entendu, vous y viendrez ; mais dites-moi s'il existe quelque part une photographie de vous ?

— Que voulez-vous en faire ?

— Simplement la montrer à diverses personnes habitant Aubervilliers, et aux locataires de la maison portant le numéro 37 de la rue Saint-Placide...

Voirbo chancela.

— Qu'avez-vous donc ? une faiblesse ?... c'est étonnant pour un homme de votre force.

— Mais... je n'ai rien, balbutia l'inculpé, en faisant des efforts inouïs pour dominer son trouble... je suis seulement surpris que vous me demandiez ma photographie... je n'en ai pas...

— On vous fera photographier.

— Oh ! cela... jamais ! Aucune autorité ne peut m'y obliger... me mettrait-on la camisole de force, comme un aliéné, je ferais tant de grimaces que le portrait que vous obtiendrez ressemblerait à celui d'un singe.

— Nous verrons cela. En attendant Ringué et Champy vont vous conduire au poste central de la place Saint-Sulpice, où ils passeront la nuit avec vous. Demain matin, nous aviserons.

Après mon dîner, je partis pour Aubervilliers.

Je connaissais le secrétaire de la mairie. Il était au mieux avec les habitants et très au courant de tous les faits qui se passaient dans la commune.

Il me raconta qu'en effet, une nuit, sur la route des Quatre-Chemins, on avait trouvé un nommé Bernard, cultivateur, mort dans sa voiture, la gorge coupée avec un rasoir. Le corps était encore chaud.

Comme il avait sur lui sa montre d'or et sa bourse contenant une certaine somme d'argent, on crut à un suicide ou à une vengeance particulière.

Cependant, la légende dit que le vieux maraîcher portait toujours ses économies, se montant à 5,000 francs, dans une double poche mobile, fixée par des agrafes à la ceinture de son pantalon. Or, cette bourse et son contenu n'ont été trouvés ni sur lui, ni chez lui.

Bernard était veuf, sans enfants, et personne ne savait au juste ce qu'il possédait...

— N'avez-vous pas eu, dans la commune, un individu du nom de Victor Saba ?

— Oui. C'était le beau-fils de Bernard.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est mort accidentellement à l'Isle d'Adam, dans une partie de chasse, il y a quatre ou cinq ans.

Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Voici ses papiers... Son permis de chasse et sa carte électorale sont datés de 1868.

A mon tour je vous dis : Ce n'est pas possible. Nous n'avons pas eu d'élections en 1868. Ces papiers ont dû être falsifiés.

— Vous avez raison, dis-je en examinant attentivement la carte électorale ; d'un 3 on a fait un 8. Cette carte est de 1863 et le permis de chasse de 1865.

Le secrétaire vérifia les archives et trouva 30 août 1865, permis de chasse délivré à Victor Saba.

A la louche on voyait distinctement la transformation du 5 en 8.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dis-je à mon ami, en prenant congé de lui.

Peut-être sommes-nous en présence de deux nouvelles victimes ?

Il est évident que Voirbo connaissait Bernard et Saba...

CHAPITRE XVI

Rue Mazarine, 47. — La carafe indicatrice.

Les maisons contiguës portant les numéros 47 et 49 de la rue Mazarine paraissent avoir eu la même origine ; elles ont dû former jadis un même bâtiment.

Leur construction est identique : façade, fenêtres, auvents, tout est semblable.

Si intérieurement il existe un mur de séparation cette délimitation n'est indiquée à l'extérieur que par un tuyau descendant du toit est servant à l'écoulement des eaux pluviales.

A voir ces maisons de la rue, on dirait deux sœurs jumelles.

La seule différence extérieure consiste dans les fenêtres.

Celles du numéro 47 ancienne maison meublée, sont garnies de jalousies ; tandis que les croisées du numéro 49 sont abritées par des persiennes, constamment fermées au cadenas et pouvant à peine s'entrebâiller pour laisser pénétrer un peu d'air dans les chambres, où règne un demi-jour mystérieux. Ainsi le veut le règlement administratif régissant les maisons de tolérance.

Le 49 était et est encore un lupanar.

De là la différence de fermeture avec son voisin, le numéro 47.

Ce couvent laïque est connu dans le quartier Latin sous la dénomination de : *La Botte de Paille*.

D'après le vieux savant, ami du sergent de ville Ringué, cette désignation aurait pour origine l'ancienne enseigne d'un marchand grainetier, autrefois établi dans la maison. Pour mieux indiquer sa profession, il accrochait à la devanture de sa boutique un échantillon de sa marchandise.

Le dimanche 28 février, à onze heures du matin, je pénétrai dans la maison du numéro 47 pour procéder à des recherches et des constatations dans l'ancien logement de Voirbo.

Un long et étroit couloir mène de la rue à l'escalier, au pied duquel se trouve une fontaine.

Les cabinets d'aisances du troisième étage sont installés dans une encoignure de l'escalier, non loin d'une fenêtre s'ouvrant sur la cour ; ils ne précèdent que de quelques marches la porte d'entrée de la chambre qu'avait occupée Voirbo.

Sur le même palier, il n'y avait qu'un locataire, M. Barta. Ses occupations le mettaient dans l'obligation de ne rentrer qu'à une heure avancée de la nuit.

Les deux chambres, contiguës, étaient séparées par une mince cloison.

Avant d'entrer dans l'ancien domicile de l'inculpé, je questionnai M. Barta.

— Dans une maison comme celle-ci, me répondit-il, où les chambres se touchent de si près, il me paraît difficile d'admettre que l'on ait pu y commettre un assassinat sans éveiller l'attention des voisins.

Le dimanche, seul jour où il m'est permis de rester chez moi, je voyais parfois M. Voirbo, et à aucune époque, je n'ai remarqué quelque chose d'insolite dans son attitude, ni entendu un bruit suspect chez lui.

Cependant, vers la fin du mois de décembre, j'ai senti pendant plusieurs nuits une odeur désagréable, dans laquelle l'acide phénique dominait. J'ai demandé au marchand de vin, principal locataire, s'il y avait eu un décès dans la maison ; il m'a répondu négativement. La mauvaise odeur s'était évanouie, je ne me suis plus préoccupé de cet incident, dont j'ignore encore l'origine.

Dans l'intérêt de mes constatations, je m'étais fait accompagner par la veuve Pertant, ancienne femme de ménage de Voirbo, et par Mme Beltmont, principale locataire.

Cette dernière me dit :

— Le logement que vous allez visiter est maintenant occupé par un jeune ménage. Les nouveaux époux sont marchands de poisson au marché Saint-Germain. Ils ont à peine quarante printemps à eux deux et ne sont dans cette chambre que provisoirement, en attendant leur installation définitive.

— La pièce a-t-elle été remise à neuf ?

— Non ; mais avant l'entrée de ces jeunes gens, j'ai fait un sérieux nettoyage, sans rien remarquer d'étrange.

— Vos nouveaux locataires sont-ils chez eux ?

(A suivre.)

Compagnie du Gaz DE ROUBAIX

Poêles à Gaz

Le poêle à gaz résout, d'heureuse et économique façon, le problème du chauffage des appartements.

Ouvrir un robinet, frotter une allumette.

Quelle commodité !

L'utilisation de l'appareil a lieu au moment du besoin : le rendement en est donc maximum.

Et puis, quelle économie de mobilier, des rideaux, tentures, etc., salis et ternis par les émanations, poussières et fumées des appareils à combustible ordinaire.

Propreté, commodité et économie par le poêle à gaz.

Voir Exposition : **Rue du Curé, 16, ROUBAIX.**

Plus d'Oppressions ni

ASTHME

M. L. Bruneau, pharmacien, à Lille, 74, rue Nationale, envoie Gratis et Franco UNE BOITE D'ESSAI de Poudre et Cigarettes ESCOUFLAIRE avec nombreux certificats de guérison.

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

DARTRES

Boutons, tâches, rougeurs, eczémas, glandes, ulcères aux jambes et autres vices du sang, guérison garantie en très peu de temps par la pilule purgative antiglaireuse du Dr WACHTERY. 1 fr. 25 la boîte de 50 pilules, dans les pharmacies Hennequant, rue de l'Ommelet, Rebergue, place du Trichon et Didry, place Notre-Dame à Roubaix : Hennequant et Jacques, à Tourcoing et dans toutes les pharmacies belges.

BISCUITS DÉPURATIFS DU Dr BONNET OLLIVIER

GUÉRISON

CERTAINE & RADICALE par ce puissant dépuratif, des Maladies contagieuses les plus invétérées, des Maladies de la Peau, des Vices du Sang, des Ulcères, et toutes les affections résultant des Maladies siphylitiques récentes ou anciennes, telles que les Accidents secondaires de la Bouche et de la Gorge, les Rhumatismes articulaires et musculaires, les Glandes, etc., etc.

Les Biscuits DÉPURATIFS du Dr OLLIVIER sont Seuls approuvés par l'Acad. de Méd. de Paris, Seuls autorisés par le Gouvernem. français, Seuls admis dans les Hôpitaux de Paris.

RÉCOMPENSE de 24.000 fr.

Depuis plus d'un demi-siècle que ces Biscuits sont employés par les princes de la science, aucun médicament n'a obtenu une seule de ces distinctions.

Traitement agréable, rapide, économique et sans recherche.

PARIS, r. de Rivoli, 32. — Gensette et de 1 à 5 h. PAR CORRESPONDANCE.

Vient de paraître pour 1901

ANNUAIRES RAVET-ANCEAU

4.	Nord et Pas-de-Calais	16 fr.
2.	Nord	11 »
3.	Arrondt de Lille	8 »
4.	Ville de Lille	3 50
5.	Roubaix-Tourcoing	3 50
6.	Ville d'Armentières	2 50
7.	Arrondt d'Avesnes	1 25
8.	— Cambrai	2 50
9.	— Douai	1 25
10.	— Dunkerque	2 50
11.	— Hazebrouck	1 25
12.	— Valenciennes	1 25
13.	Ann. du Pas-de-Calais	8 »
14.	Annuaire de l'Exportation (Blancou)	6 »

Port en sus.

Envoi contre mandat-poste à la Direction, 52, r. Keguerdec, ST-OUEN.

Eugène BOUCHARD Fils
DENTISTE
79, rue des Sarrazins
LILLE (Place Casquette)

Extraction sans douleur à des prix défiant toute concurrence

Docteur MERLIER
148, Rue de Lannoy, ROUBAIX

Consultations gratuites tous les jours de 2 heures à 9 heures, pour maladies générales (Estomac, cœur, poumon, etc.

Mardis et jeudis, de 2 heures à 4 heures, consultations spéciales de maladies de la peau et syphilitiques.

Les malades sont priés de prendre leur urine avec eux et s'ils toussent, leurs crachats.

Vaccination et revaccination gratuite tous les dimanches, de 10 heures à 11 heures.

Les Médecins sont unanimes à reconnaître, après essais, qu'un seul remède guérit réellement les Echauffements, Ecoulements, Blennorrhagie et toutes les maladies des voies urinaires chez l'homme et la femme :

LES CAPSULES VERTES

Green Capsules du Dr BENDER'S
ex-major des troupes coloniales anglaises

(inoffensives, composées d'extraits d'herbes des tropiques)

Le DÉPURATIF du même docteur est souverain contre les Vices du sang, les Maladies de la peau, Dartres, Eczémas, etc., et tous les accidents syphilitiques.

—o—o—

DÉPOTS dans les pharmacies de MM. LECLERCQ, Grande-Place, à Lille ; GERRETH, 15, rue du Chemin-de-Fer, à Roubaix ; VANNEUFVILLE, rue Saint-Jacques, à Tourcoing ; BLANCKAERT, à Wattrelos ; MONTAIGNE, à Mouveaux ; LEGAY, Grande-Place, à Lens ; VASSEUR, rue des Treilles, à Béthune ; SAINTIVE, rue Pasteur, à Hénin-Liétard ; Dr BERQUET, rue Lafayette, à Calais.

Pour la Belgique : Pharmacie MAES, Grande-Place, à Mouscron.

Soigne-toi, aide-toi, le Ciel t'aidera.

En 15 JOURS, SIX SEMAINES au plus, Guérison assurée des ACNÉ, DARTRES, ECZÉMAS, GLANDES, PSORIASIS, ULCÈRES VARICEUX, Rhumatismes etc.

PAR LE Dépuratif du Docteur JACKSON LE FL. 5fr. Médication agréable la plus vite à guérir.

PAR LA Pommade du Docteur JACKSON LE POT 2f50 Guérit à tous les âges, n'intéresse pas.

Notre Dépuratif Pommade Jackson 1 fr. Contre Eczéma 20 c. Rue Ste-Cécile ROUBAIX (Maison Pharmacie Générale)

Les cas les plus rebelles réputés incurables sont guéris.

AVIS IMPORTANT

La manufacture de Cycles FERNAND CLÉMENT, à Levallois, est connue depuis longtemps pour vendre les meilleures bicyclettes de tout Paris : c'est la maison qui vend le meilleur marché, c'est celle qui offre le plus de sécurité et de garantie à ses clients : nos lecteurs doivent s'adresser à cette maison de premier ordre, qui a obtenu plus de 20 récompenses aux Expositions, gagné plus de 1.500 prix, championnats ou records sur ses bicyclettes, et dont la fabrication dépasse 12.000 machines ; ils y trouveront des bicyclettes populaires, de luxe, de grand luxe et même des machines d'occasion pour hommes, dames et enfants, et tous les articles se rattachant à la vélocipédie.

Nous engageons tous nos lecteurs, tous nos amis à s'adresser toujours de préférence à cette maison de confiance, qui accorde

12 MOIS DE CRÉDIT ANNUEL

à toute personne solvable, fait un

Très gros escompte au comptant

et qui envoie franco son Catalogue 1901, sur demande adressée directement à l'Usine des Cycles

Fernand CLÉMENT
LEVALLOIS (près PARIS)

Se défier des contrefaçons exiger le VÉRITABLE **ÉLIXIR TONIQUE DU Dr GUILLIÉ** Refuser tout antiglaireux ne portant pas la signature Paul GAGE **ANTIGLAIREUX**

Préparé par le Dr Paul GAGE Fils, Pharmacien de 1re Classe
Seul propriétaire de ce médicament, 9, rue de Grenelle-St-Germain, à PARIS

L'ÉLIXIR du Dr GUILLIÉ est un des médicaments les plus économiques comme *Purgatif* et comme *Depuratif*, c'est le meilleur remède contre toutes les maladies occasionnées par la *Bile* et les *Glaires*.

Depuis plus de quatre-vingts ans, l'ÉLIXIR du Dr GUILLIÉ est employé avec succès contre les maladies du *Foie*, de la *Rate*, du *Cœur*, *Goutte*, *Rhumatisme*, des *Fièvres Paludéennes* et *Pernicieuses*, la *Dysenterie*, la *Grippe* ou *Influenza*, des maladies de la *Peau* et les *Vers Intestinaux* ; c'est le remède indispensable aux personnes fortes, à tempérament sanguin. Il peut être administré à la plus tendre enfance et à la plus extrême vieillesse, sans jamais donner lieu à aucune espèce d'accident. Chaque bouteille est accompagnée du *Traité de l'Origine des Glaires*, du Dr GUILLIÉ. Cette brochure est adressée FRANCO à toute personne qui en fait la demande.

Prix en France : la Bouteille, 3 fr. ; la 1/2 Bouteille, 3 fr. 50

PILULES d'EXTRAIT d'ÉLIXIR TONIQUE ANTIGLAIREUX du Dr GUILLIÉ
Le Flacon, 3 fr. 50. — Le 1/2 Flacon, 2 fr.

SIROP D'EXTRAIT D'ÉLIXIR TONIQUE ANTIGLAIREUX DU Dr GUILLIÉ
Ce sirop à base de curaçao d'un goût très agréable est le purgatif le plus facile à prendre aux femmes et aux enfants. — Le flacon, 2f

COUX, RHUMES, GRIPPE, BRONCHITES, CATARRHES, MAUX de GORGE, etc., etc.
Calmés immédiatement et Guéris en MOINS DE 48 HEURES par les

PASTILLES BRACHAT

à la SÈVE de PIN, au LACTUCARIUM et à la CODÉINE

100,000 LETTRES DE FÉLICITATIONS DE MÉDECINS ET DE MALADES

1 fr. 50 la Boîte dans toutes les Pharmacies

Exiger le Cachet en trois couleurs et les signatures BRACHAT et Dr PILLET

IL Y EN A QUI DISENT :

Rien n'est supérieur à telle ou telle préparation que je vends !

F. Gerreth, pharmacien, 15, rue du Chemin-de-Fer, Roubaix (ne pas confondre avec la rue de la Gare), ne parle pas ainsi. Il dit :

Qu'on peut trouver partout de l'Huile de Foie de Morue aussi bonne que la sienne, mais il défie qui que ce soit d'en vendre de la supérieure, du reste, il la garantit absolument pure et il la vend un franc vingt-cinq centimes le litre.

F. Gerreth dit également : qu'un seul flacon de Sirop anticatarrhal du Docteur Becquet (de Calais), guérit le rhume le plus fort, que beaucoup de sirops peuvent être aussi efficaces, mais pas supérieurs. 1 fr. 50 le flacon.

Contre tout excès de fatigue, Courbatures, Entorses, et contre les Rhumatismes, Frileuses, Sciatique, Lumbago, etc., etc. EMPLOYEZ avec toute certitude de succès.

L'EMBROCATION-DALPIAZ

elle rétablit la *Circulation du sang* et enlève toute trace de fatigue. On la trouve dans toutes les Pharmacies et au Dépôt général : PHARMACIE GENEAU, 275 rue St-Honoré, PARIS. Le Flacon : 1 fr. 50 est expédié franco contre mandat de 1 fr. 85.

Avis Important

Voulez-vous, en très peu de temps et aux meilleures conditions

VENDRE fonds de commerce, industries, propriétés.
TROUVER commandites associations
FORMER sociétés anonymes en comm. en particip.

Adressez-vous en toute sécurité à la BANQUE DES VENTES, 29, rue du Pont-Neuf, PARIS (Maison de Confiance, 26e année), qui fait étudier sur place, gratuitement et très discrètement toutes affaires qu'on lui propose.

FEUILLETON DU 7 MAI 1901. — N° 303

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIÈRE

TROISIÈME PARTIE

CENT ANS APRES

II

La Tentation de Roger

Or, ils aimaient beaucoup Roger, et ils détestaient cordialement Germain. Plusieurs raisons militaient en faveur de ces deux sentiments. D'abord Roger s'était toujours montré affable envers les ouvriers, tandis que Germain, le contremaître, avait sur eux la haute main, leur distribuait l'ouvrage, leur infligeait des amendes, etc.

Cependant tout cela n'aurait rien été, si Germain avait usé de ses droits dans une sage mesure, car, dans toutes les usines du exactement de privilèges identiques ; mais Cassut était autoritaire, tyrannique, souvent injuste, ce que l'ouvrier ne pardonne pas. Sentant instinctivement la préférence que Roger avait conquise, Germain en avait conçu une jalousie farouche. Il ne pouvait pas se venger de ce rival, qui, loin d'être sous ses ordres, échappait au contraire à sa taquine surveillance, et occupait dans l'usine un poste plus considérable et plus considéré que le sien.

De cette jalousie était née une sombre colère, qui n'attendait que l'occasion d'éclater, et dont le bois de Verneuil avait été le premier témoin.

Depuis ce moment, il est vrai, les manières de Germain avaient été infiniment radoucies. S'il avait pour Antoinette les mêmes prévenances que par le passé, au point de montrer ostensiblement l'inclination qu'il avait pour elle, il avait témoigné envers Roger beaucoup de déférence et voilé sa jalousie d'un masque d'hypocrisie assez habile.

Personne pourtant n'en avait été dupe : pas plus Roger que les ouvriers, ni Antoinette. Aussi, peu à peu, ne pouvant pas tolérer publiquement les assiduités ridicules de Germain, la jeune fille avait renoncé à venir dans l'atelier. Elle avait adopté alors une autre tactique. De temps en temps elle prenait son père à partie et lui adressait des questions dans le genre de celles-ci :

— Es-tu content de l'employé que M. Dalbrègue t'a recommandé ? Fait-il bien son service ? Est-il toujours exact ? A-t-il de l'intelligence ? Est-il bien élevé ?

— Oui, répondait invariablement M. Voisin.

— Alors, pourquoi ne pas l'encourager et lui montrer que tu es satisfait ? dit enfin Antoinette, après avoir pendant quinze jours préparé l'assaut.

— Je ne demanderais pas mieux, fit M. Voisin ; mais que veux-tu que je fasse ? que je l'augmente ? J'y ai bien songé, mais je ne suis pas assez riche...

— Oh ! il y a bien d'autres moyens, dit négligemment la jeune fille, — moyens auxquels ce jeune homme serait peut-être plus sensible que celui-là.

— Lesquels ?

— Que sais-je, moi ? Lui montrer un peu plus de bienveillance, l'inviter à dîner de temps en temps, le traiter en ami plus qu'en employé...

— Tu as raison, fit vivement le père. Comment n'en ai-je pas eu la pensée ! En effet, cela ferait plaisir à M. Dalbrègue.

— Eh bien ! afin de ne pas le déranger de ses occupations, invite-le à dîner pour un jour où l'on ne sait que faire... un dimanche, par exemple...

— C'est juste et je vais de ce pas...

— Bien, mais ne vas pas lui dire que c'est moi qui t'ai donné l'idée.

— Il n'y a pas de danger !

Sur le champ, en effet, M. Voisin était allé trouver Roger, et, après l'avoir félicité du zèle et de la ponctualité dont il avait fait preuve, l'avait prié de venir dîner avec lui le dimanche suivant. Roger avait accepté avec empressement.

Antoinette avait raison. Rien ne pouvait flatter plus agréablement l'amour-propre du jeune employé que cette marque de courtoise sympathie. Depuis trois ans qu'il était dans la maison, c'était à peu près la première fois que M. Voisin lui témoignait ostensiblement sa satisfaction. Or, on a beau ne remplir son devoir que pour obéir à sa conscience, on n'est pas fâché que les autres s'en aperçoivent et vous en soient reconnaissants.

Roger avait été invité pour six heures et demie précises. Il crut faire acte de politesse en n'arrivant pas uniquement au moment de se mettre à table.

Mais il n'y avait pas de dimanches pour l'infatigable M. Voisin. Tout occupé de son invention nouvelle, il était toujours par monts et par vaux, à la recherche d'applications imprévues, de procédés inconnus, d'instruments perfectionnés, de sorte qu'il n'avait pas un instant de repos.

Il était parti pour Paris après déjeuner, en disant qu'il reviendrait par le train de cinq heures cinquante, et, comme il faut plus d'une heure pour faire le trajet de Paris à Meulan, il ne pouvait pas être de retour avant sept heures au plus tôt.

En voyant arriver Roger, Antoinette se leva et se chargea d'excuser son père. Ensuite elle fit parcourir le jardin à son invité, lui montra ses richesses, et fut fort étonnée de voir qu'en matière de fleurs et de fruits Roger s'y connaissait beaucoup mieux qu'elle. Elle ne put s'empêcher d'en manifester son étonnement.

— Cela n'a rien de surprenant, mademoiselle, dit Roger. J'ai toujours habité la campagne. Depuis mon enfance j'ai eu à ma disposition, hiver comme été, le jardin de M. Dalbrègue, si bien qu'à moins d'être absolument indifférent à ce que j'avais sous les yeux, il m'était impossible de ne pas suivre avec intérêt les mille et une transformations de la nature.

— Je vous fais mon compliment, monsieur, car j'ai eu les mêmes facilités que vous et je ne vous cache pas que je n'en ai pas tiré grand profit.

— Ah ! c'est que votre situation est bien différente, mademoiselle. J'étais pauvre et j'avais besoin d'apprendre pour gagner ma vie plus tard, tandis que vous...

— Je suis riche, allez-vous dire, interrompit Antoinette. Eh bien ! non, monsieur, détrompez-vous, je ne le suis pas. Savez-vous en quoi consiste la fortune de mon père ?

— Jamais, mademoiselle, je ne me serais permis de pousser l'indiscrétion jusqu'à...

— Il n'y a pas d'indiscrétion, monsieur. Tout le monde sait que si mon pauvre père n'était pas possédé par la monomanie de l'invention quand même, nous serions riches, en effet ; mais on n'ignore pas davantage qu'il ne possède rien que cette usine. Encore est-elle fort délabrée et aurait-elle besoin de réparations urgentes.

— C'est vrai, mademoiselle ; mais, dans l'état où elle est, elle n'en représente pas moins une fortune.

— A combien l'estimez-vous donc ?

— Mais, mademoiselle... balbutia Roger hésitant.

— Oh ! parlez sans crainte, monsieur. Vous voyez que je ne me prive pas de dire la vérité.

— Eh bien ! je crois qu'elle vaut au moins quatre cent mille francs.

— Ah ! c'est votre avis ? fit Antoniette avec une visible satisfaction.

— Oui, mademoiselle. Elle vaudrait cinq ou six cent mille si elle était en bon état...

— Je sais, je sais... dit vivement la jeune fille, mais elle ne l'est pas. Eh bien ! monsieur, telle qu'elle est, mon père donnerait cette usine pour deux cent mille francs.

En disant ces mots, elle regarda hardiment en face Roger, qui demeurait littéralement pétrifié de surprise.

— Vous paraissez très étonné de ce que je vous dis là, reprit Antoinette, et pourtant c'est l'exacte vérité, c'est mon père lui-même qui, plusieurs fois, m'en a fait l'aveu.

— Alors, je n'y comprends rien, mademoiselle.

— Il est vrai que je ne vous ai pas tout dit, continua la jeune fille, un peu troublée, si résolue qu'elle fût d'aller jusqu'au bout.

A la bonne heure ! fit naïvement Roger.

Ils étaient assis sous une tonnelle que la vigne vierge, le jasmin et la clématite recouvraient d'une épaisse couche de verdure. Quoiqu'il fît grand jour encore, le soleil baissait à l'horizon ; ses rayons avaient diminué d'intensité, de sorte que la tonnelle était plongée maintenant dans une demi obscurité, qui semblait provoquer les confidences.

Assis sur un de ces bancs renversés qui ornent actuellement tous les squares de Paris, Roger pouvait contempler de près la magnifique créature qui se trouvait à ses côtés. Sous la mousseline indiscrète qui recouvrait ses bras et ses épaules, il apercevait une peau fine, mate, satinée et la naissance d'une gorge blanche et ferme, dont la pose renversée d'Antoinette faisait saillir les splendeurs.

Si calme que fût Roger, d'ordinaire, il n'avait pas d'yeux pour ne pas voir. Il ne pouvait donc pas s'empêcher d'admirer la beauté de cette carnation, la voluptueuse richesse de cette nature plantureuse, qui étalait devant lui avec une feinte de naïveté tant d'inappréciables trésors ! Antoinette devinait tout ce qui se passait en lui, en vertu de ce don spécial que possèdent les femmes de tout voir sans rien regarder.

— Ah ! fit-elle en riant, toutes les médailles ont leur revers.

— Comment ? demanda Roger.

— Oui. Celui qui prendrait l'usine de M. Voisin, pour deux cent mille francs, serait obligé de prendre sa fille par-dessus le marché.

— Ah ! je comprends ! fit Roger. En effet, la combinaison serait avantageuse à tous les titres pour l'acquéreur.

Il croyait ne faire qu'un de ces compliments banals, tels qu'on en débite chaque jour à une jeune fille.

— Vous trouvez ? dit Antoinette en baissant les yeux.

— Assurément, mademoiselle. Il ne s'agit que d'avoir les deux cent mille francs.

— Oh ! ce n'est pas si difficile que vous paraissez le croire.

Roger la regarda. Que signifiaient ces paroles ? Était-ce lui qu'elles concernaient ?

— Il est toujours difficile à quelqu'un qui n'a rien de se procurer une somme de cette importance, répliqua-t-il.

— Cela dépend, fit Antoinette.

(A suivre.)